

Chiara Carminati

HORS-CHAMP

Traduit de l'italien
par Bernard Friot

LA JOIE DE LIRE
depuis 1987 ENC  AGE

PREMIÈRE PARTIE

1914
DE L'AUTRICHE À MARTIGNACCO

Quand la guerre a éclaté, nous étions tous contents.

Mon frère Antonio parce qu'il rêvait de s'engager comme soldat. Depuis des mois, il disait qu'il en avait assez de travailler sur le chantier du chemin de fer autrichien avec mon père. Francesco, mon autre frère, était content parce que, lui, tout l'enthousiasme. Quant à moi, j'étais impatiente de rentrer en Italie.

Évidemment, aucun de nous n'imaginait ce qui allait se passer.

Nous ne l'avons pas appris tout de suite. L'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie le 28 juillet 1914, mais chez nous la nouvelle a retenti un mois après. Sans les patrons, on aurait pu ne pas s'en apercevoir. Nous étions en Autriche, mais la Serbie était loin ; la guerre aussi.

D'une certaine façon, la guerre est arrivée chez nous ce soir-là.

«Les patrons m'ont convoqué, a dit mon père, s'asseyant à table. Il faut qu'on s'en aille.»

Maman s'est raidie. Puis elle s'est effondrée sur une chaise.

«Où ? » a-t-elle demandé.

Elle connaissait déjà la réponse, je pense.

«En Italie. Ils nous renvoient chez nous. C'est la guerre. Ils ne veulent plus d'Italiens ici.»

Alors, Antonio s'est levé brusquement :

«Moi, j'y vais.

–Où?» a demandé maman à nouveau.

À croire qu'elle ne connaissait plus que ce mot.

«À l'armée. Je m'engage avec les Autrichiens.

–Tais-toi, musicien», a répliqué papa, le poussant pour le forcer à se rasseoir. Il l'appelait «musicien» parce qu'Antonio avait appris à jouer de l'accordéon. Cela aurait pu être un compliment, mais dit sur ce ton, c'était une insulte. «Je viens juste de te dire qu'ils ne voulaient plus voir les Italiens. Imagine un peu: dans l'armée! Si tu te présentes, ils te prendront pour un espion et tu finiras en prison à croupir comme un rat.»

«On part quand?» a demandé Francesco qui, entre-temps, avait vidé son assiette de soupe. Papa l'a foudroyé du regard, mais n'a pas répondu. Papa a toujours eu un faible pour Francesco.

Moi, j'ai senti un coup au cœur à la pensée de rentrer à la maison et de revoir Mafalda, notre plus jeune sœur, qui pendant tout ce temps avait habité chez une voisine. Comme elle aura grandi; est-ce que je la reconnaîtrai? Mais je n'ai rien dit jusqu'à ce que papa et mes frères se lèvent de table et que je me retrouve seule avec maman. Alors, je n'ai pu me retenir:

«On rentre à la maison, maman? À Martignacco?»

–Oui, Jole».

Elle a souri, légèrement, très légèrement. Elle aussi, elle se réjouissait de revoir Mafalda, bien sûr. Mais la tristesse était plus forte. Elle m'a caressé la tête et m'a regardée dans les yeux un long moment. Enfin, elle a dit:

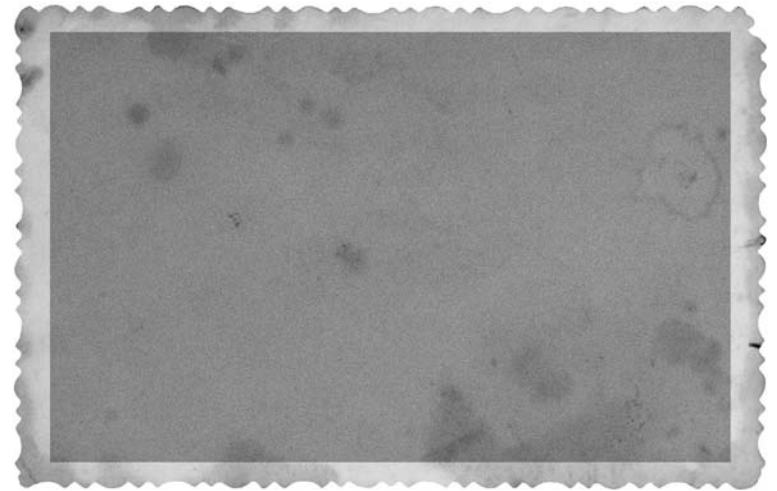
«Les hommes font la guerre, Jole. Mais ce sont les femmes qui la perdent.»

Pour commencer, nous avons perdu notre travail. Tous, hommes et femmes.

Quelques jours plus tard, en effet, Herr Hoffenbach, le patron de la filature où nous travaillions, maman et moi, nous a convoquées avec les autres ouvrières italiennes. Nous étions une dizaine. Le patron nous a dit qu'il était désolé. Que ça ne dépendait pas de lui. Au contraire, s'il avait pu décider, il nous aurait donné du travail pour les quarante années à venir, parce qu'il n'avait jamais vu d'ouvrières aussi travailleuses que nous. Mais, a-t-il ajouté, il y avait des mesures de sécurité, à cause de la guerre. Il a dit que c'était pour notre bien.

Monsieur Hoffenbach a continué comme ça pendant un bon moment. Il était sincère, ça se voyait: il était vraiment désolé de notre départ. Je ne comprenais pas. Je ne parle pas de la langue: j'étais en Autriche depuis que j'avais quitté l'école élémentaire, depuis plus de trois ans donc. Je savais parler l'allemand, désormais, et je comprenais parfaitement ce qu'il disait. C'était le sens de son discours qui m'échappait. Si Herr Hoffenbach était satisfait de nous, qui voulait nous renvoyer? Herr Hoffenbach disait qu'en rentrant en Italie nous serions plus en sécurité.

Et puis, lui parlait de retour en Italie, mais pour nous c'était autre chose. Nous, on retournait dans le Frioul. L'Italie, c'était autre chose.



Hors-champ 1

Émigrants frioulans en Autriche, août 1914

La photo représente un groupe d'hommes en habits de travail. La plupart debout, appuyés contre un amoncellement de rails. Les plus jeunes, à peine sortis de l'enfance, sont assis sur un tas de traverses en bois. Derrière eux, un remblai sur lequel on entrevoit les rails d'une voie de chemin de fer en construction et divers outils disséminés ici et là. Certains tiennent un verre à la main, d'autres sourient à l'objectif en tendant une fiasque de vin. Sur la droite, floue : une silhouette féminine, une jeune fille probablement, vêtue d'une jupe longue, un foulard sur la tête et, au bras, une corbeille d'osier contenant le repas des ouvriers.

Nous sommes arrivés à Martignacco par un jour de grand vent. Les hommes se sont arrêtés sur la place, à l'auberge de Sante, tandis que maman et moi sommes allées directement chez Assunta, notre voisine. L'odeur du foin coupé flottait dans l'air, chatouillait les narines et sentait bon le chez-nous, comme si le vent avait agité une banderole pour nous accueillir. Mafalda nous attendait à la porte. L'air d'une sentinelle, les cheveux ébouriffés par le vent et la main tenant la longe de Modestine, notre ânesse. Maman a souri.

«Ta sœur est une racine en mouvement», a-t-elle murmuré, une seconde avant que Mafalda se précipite vers nous, entraînant avec elle l'animal au galop.

«Maman! Jole! Vous êtes arrivées à temps!»

Elle s'est jetée dans nos bras, et Modestine aussi!

«À temps pourquoi, ma petite fille?» a demandé maman en l'embrassant, tandis que je riais à cause des chatouilles que me faisait Modestine en mordillant mon tablier.

«Pour la chatte! Elle va faire des petits. Mais elle n'accouchera pas tant que Jole ne lui aura pas posé les mains sur le ventre!»

Elle avait grandi, oui. Mais c'était toujours ma petite Mafalda.

Tout était resté pareil à Martignacco, et tout avait changé. On aurait dit que c'était la fête.

Nous étions nombreux à être rentrés, qui d'Autriche, qui d'Allemagne, et nous pesions sur le village comme un chargement de fruits mûrs. Personne n'attendait notre retour en pleine saison. Le village n'était pas prêt. Cela n'avait rien de réjouissant, tous ces gens d'un coup sans travail, mais c'était si bon de se revoir qu'on se serait cru aux jours de kermesse.

Le curé, don Andrea, s'affairait comme une abeille d'une famille à l'autre, demandant des nouvelles et prenant note de qui était rentré et qui allait arriver. Quand il est passé chez nous et nous a trouvés attablés devant un plat de polenta accompagné de lait, il s'est affalé sur le banc et s'est exclamé :

« Sainte Exubérance ! Si ceux de la voie ferrée rentrent aussi, alors c'est que l'affaire est grave ! »

Il s'est épongé le front et a inscrit nos noms sur son calepin, sans cesser de parler à l'un et à l'autre sur le ton de la plaisanterie.

Don Andrea était une bonne pâte. Son visage ressemblait à une patate rose quand la peau se fendille dans l'eau bouillante : il souriait toujours. Il donnait envie de rire même s'il ne disait rien de drôle. Il réussissait même à faire sourire papa. Tandis qu'il écrivait, il nous regardait à tour de rôle, soulignant comme nous avions grandi pendant tout ce temps.

« Cher Domenico, tu imaginais cacher tes brebis blondes en Autriche, hein ? Et pourtant les voilà rentrées à la bergerie... et maintenant espérons que les loups ne s'en aperçoivent pas ! »

Il a dit cela en s'adressant à papa, mais en me regardant, moi, et j'ai senti le rouge me monter aux joues. Vite, j'ai caché mes cheveux sous le foulard et je me suis penchée sous le banc, feignant de chercher quelque chose. Dessous, il y avait un seau

vide. J'ai marmonné à propos d'eau pour la vaisselle et suis partie en courant vers la fontaine.

Maman et moi avons les cheveux très clairs, presque blancs : j'en ai toujours eu un peu honte parce que personne d'autre à Martignacco n'a les cheveux de ce blond étrange. Quand j'étais petite, les autres se moquaient de moi à l'école : ils m'appelaient Pajute, comme la paille décolorée par le soleil. Je n'y prêtais plus attention depuis longtemps, parce qu'en Autriche être blond n'avait rien d'extraordinaire. À ce moment précis, quelqu'un d'autre a pensé à me le rappeler involontairement :

« Pajute ? Tu es revenue, toi aussi ? »

J'ai levé les yeux de la fontaine et l'ai reconnu. Quatre ans devaient avoir passé depuis la dernière fois que je l'avais vu, avant qu'il parte en Allemagne comme maçon : c'était Sandro, le meilleur ami de mon frère Francesco. Et ma bête noire.

Je me suis redressée si brusquement que j'ai senti la robe me serrer aux épaules et la ceinture du tablier se tendre. Je ressemble beaucoup à ma mère aussi pour le caractère, mais parfois la part de mon père qui coule dans mes veines prend feu comme une flammèche.

« Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? » lui ai-je dit en levant le menton. Même si je suis de grande taille, il me dépassait d'une bonne tête. Il a souri. Il était devenu grand et fort, mais son sourire était toujours le même : insupportable.

« Je croyais me tromper ; eh bien, non. C'est bien toi. Pajute ! Mais c'est que tu es devenue une vraie beauté... »

– Laisse-moi passer. »

Il se tenait devant moi et me bloquait le passage. Quand nous étions enfants, il n'avait jamais, mais jamais perdu une occasion

de me tourmenter. Il emmenait mon frère voler les nids dans les arbres et me faisait croire qu'ils pouvaient sucer les poussins directement dans la coquille. Il coupait les queues des lézards et me les glissait sous la robe. Une fois, il m'avait jeté dessus une cuvette de mûres tellement juteuses que j'étais restée une demi-heure, en sanglots, les mains dans l'eau froide, à laver mon tablier taché. Mais le pire tour qu'il m'avait fait, c'était le jour de son départ en Allemagne, quatre ans auparavant: devant je ne sais combien de personnes, y compris ma famille au grand complet, alors que tous étaient rassemblés sur la place pour saluer ceux qui partaient, il m'avait embrassée... sur la bouche! Tout le monde avait éclaté de rire. J'avais neuf ans, lui onze: ils ont pris ça pour une blague d'enfants. J'aurais voulu disparaître, me diluer dans la boue, disparaître dans une crevasse dans la terre. J'ai déguerpi, humiliée et furieuse, me mordant les lèvres jusqu'à les écorcher.

Et maintenant, il ne s'écartait pas. Si j'essayais de le contourner, il faisait un pas et se retrouvait devant moi.

«Passe-moi le seau, Pajute. Je t'aide à porter l'eau jusqu'à chez toi. Francesco est là aussi?»

– Laisse-moi passer.

– Allez, fais pas la méchante. Donne-moi le seau.

– Je t'ai dit de me laisser passer.

– Pajute, si tu n'es pas gentille, je prends le seau et toi av... »

Il l'avait cherché. Je lui ai jeté tout le contenu du seau à la figure; mon seul regret est que c'était l'eau de la fontaine et non celle de la mare où boivent les animaux.

Nous étions réunies de nouveau: Ines, Rosetta, Emma, Carlotta, Rita, Caterina... Comme au temps de l'école. Mieux,

même: parce qu'à présent, nous avons quelques années de vie à nous raconter, et ce n'était pas une corvée pour nous d'aller laver les draps ou de porter les sacs depuis le moulin, si nous pouvions le faire ensemble. Mafalda nous accompagnait. Depuis notre retour, elle ne me quittait pas d'une semelle, comme si elle redoutait que je reparte d'un instant à l'autre. C'était drôle, elle était plus attachée à moi qu'à maman. Peut-être qu'avant de partir en Autriche c'était moi qui m'occupais d'elle pendant que maman travaillait: Mafalda était mon enfant. Ça me faisait rire de l'entendre jacasser comme une pie et de la voir se donner des airs de demoiselle quand elle se promenait avec moi.

Parfois, pourtant, Mafalda sortait des phrases qui donnaient à réfléchir. Comme si elle voyait plus loin que les autres. Elle ne le faisait pas d'un ton pédant, ça lui venait spontanément, de même que, lors d'une promenade dans les bois, s'ouvre soudainement une clairière ou un morceau de ciel.

Un jour, je rentrais des champs avec Ines. Mafalda était restée à l'auberge de Sante, à jouer avec les petits de la chatte. Soudain, nous l'avons vue accourir vers nous agitant les bras:

«Jole! Ines! Vite! Papa!»

J'ai eu peur. Elle avait l'air bouleversé.

«Qu'est-il arrivé?»

– Jo... Jo... pa... pa... » a-t-elle balbutié, à bout de souffle. Quand elle eut repris son souffle, elle nous a raconté que notre père était en train de se bagarrer à l'auberge avec le père de Caterina. Ils avaient bu un coup de trop. Ils s'étaient mis à discuter d'on ne sait quoi, et en étaient venus aux poings. Nous nous sommes précipitées à l'auberge. Par chance, on les avait

déjà séparés. Quelqu'un a tendu un mouchoir à papa, mais l'aubergiste, furieux, les a secoués et insultés.

Alors, ma sœur a dit :

«Les hommes, quand ils n'ont pas de travail, ils s'abîment.»

Nous avons empoigné papa, la première d'un côté, la seconde de l'autre, et, sans rien dire, l'avons reconduit à la maison. Mais je n'ai pas arrêté de penser à ce qu'avait dit Mafalda, toute la journée, et la nuit aussi. Ma sœur avait raison. Nous vivions ces jours dans l'allégresse, mais ça ne pouvait plus durer ainsi. Les hommes n'avaient pas de travail. Bras au chômage et bouches à nourrir. Le pavement de notre vie commençait à se fissurer.

De plus, la guerre qui déjà nous avait chassés d'Autriche, comme une bête affamée, nous suivait à la trace.

Le jour suivant, la maman d'Ines est venue parler à maman, maman est allée parler au curé et le curé est allé parler au maire. Le maire a organisé une réunion avec les maires des villages voisins. Il en est résulté qu'il y avait besoin d'hommes pour construire un tronçon de voie ferrée à Majano et pour réparer les routes vers San Daniele, et ainsi tous ceux qui étaient en état de travailler ont été occupés. On les payait peu : 22 centimes de lire par jour. Mais au moins, ainsi, ils ne s'abîmaient pas, pour le dire avec les mots de Mafalda.

Combien de temps tiendraient-ils ? Il n'y a pas eu à s'en soucier. Quelques semaines plus tard, éraflant avec ses griffes les portes de nos maisons, la guerre s'est chargée d'emporter avec elle les hommes du village.

C'est arrivé un dimanche, à la fin mai.

Je me rappelle parfaitement le moment, parce que cela a été un mois chanceux pour moi : j'avais trouvé du travail. J'étais si contente quand je l'ai appris que, avec Mafalda, j'ai dévalé comme une gamine le pré qui descendait vers le torrent. À mi-chemin, Mafalda a trébuché dans ma jupe et nous avons roulé sur le reste de la pente, jusqu'aux mûriers. Nous sommes restées là un moment à rire, ivres d'air et de liberté.

Brusquement, Mafalda est devenue sérieuse :

«Jole. Tu vas retourner en Autriche ?»

– Mais non, Mafalda. J'ai trouvé du travail en ville. Ce n'est pas loin.»

Elle s'est appuyée sur les coudes et m'a regardée droit dans les yeux. Elle avait les cheveux pleins de soleil et de graines.

«Maman m'a dit que maintenant que tu as trouvé du travail, tu peux mettre de l'argent de côté pour te marier. Tu vas te marier avec qui, Jole ? Avec Sandro ?»

J'ai rougi d'un coup et je l'ai renversée sur le dos.

«Tais-toi ! Ne le dis même pas pour rire ! D'abord, qui t'a raconté que je voulais me marier ? Comme si j'y pensais maintenant... De toute façon, jamais de la vie avec ce rat grossier, insolent... Comment peux-tu imaginer une chose pareille ?»

Je me suis levée brusquement, j'ai secoué l'herbe accrochée à ma jupe et je suis partie, la plantant là. Pas assez vite pour ne pas entendre ce qu'elle disait à mi-voix, parlant aux feuilles au-dessus d'elle :

«J'ai compris. Ça veut dire : oui.»

Ainsi, à compter du jour suivant, j'ai commencé à travailler à Udine. Nous allions au marché avec la charrette pour vendre les légumes: moi, Ines, sa mère Nena et quelques autres femmes du village. La charrette était tirée par Modestine, notre ânesse. Chaque jour, avant notre départ, Mafalda lui susurrail quelque chose à l'oreille: elle connaissait un langage secret, disait-elle, et elle recommandait à Modestine de ne pas faire de caprices.

À Udine, jour après jour, il y avait davantage de monde, surtout de nombreux militaires qui venaient d'ailleurs, et on vendait bien sur la place. Le marché était en plein centre-ville, entouré de commerces en tous genres, peuplé d'étals et de femmes chargées de paniers d'osiers. Il y avait un va-et-vient incessant de clients, de passants, de commerçants. À vous donner le tournis.

Sur un côté de la place, près d'une église toute blanche, un autre groupe de femmes vendait des chaussures de toile. Tout proche, il y avait aussi le marché aux grains et celui aux volailles. On aurait dit que la ville ne pouvait rester immobile.

En début de matinée, la Nena nous envoyait, nous les filles, chercher des vieux journaux pour envelopper les œufs. C'était le moment qui me plaisait le plus: je mettais toujours de côté quelques pages, surtout celles où l'on parlait des spectacles donnés au cinéma ou au Théâtre Minerva. Je n'avais pas le temps de lire de longs articles, avec tout le travail à faire, mais là, dans un coin de la page, on racontait les films, les acrobaties, les chansons... tant de choses en si peu de lignes, et ça me suffisait pour fabuler toute la journée.

J'aimais travailler sur le marché. J'étais contente que maman n'ait pas trouvé d'emploi pour moi à la filature de Martignacco où elle avait été embauchée. La seule chose vraiment fatigante était

de se lever si tôt le matin. Mais on était en mai, la terre secouait le froid hivernal qui l'avait recouverte et la lumière nous rejoignait le long de la route. C'était bon d'être en plein air, de voir les gens déambuler, d'entendre les histoires les plus incroyables voler de bouche en bouche.

C'est comme cela, en regardant et écoutant des passants, que j'ai appris que la guerre approchait. Et je l'ai su bien avant ce dimanche de fin mai où don Andrea l'a annoncé pendant la messe. Ensuite, c'était la pagaille.

Tout le village était là, comme toujours. Don Andrea a commencé par les paroles d'accueil, puis il a dit ce qu'il avait à dire: que l'Italie avait déclaré la guerre à l'Autriche, que la patrie devait être défendue avec honneur, qu'elle avait maintenant besoin des cœurs fidèles et du courage de ses hommes. Il a dit que la guerre ne durerait pas longtemps, mais qu'elle exigerait de grands sacrifices. Il a dit qu'il ne fallait pas avoir peur de mourir pour la Patrie, parce qu'alors on devient un héros pour l'éternité. Il avait une voix étrange en prononçant ces paroles. D'habitude, don Andrea s'échauffe beaucoup pendant le prêche, ou quand il veut nous faire comprendre quelque chose qui lui tient à cœur. Il devient tout rouge et on dirait qu'il dévore les mots, pour nous les transmettre bien mastiqués. Ce jour-là, en revanche... il a fait son discours avec une voix forte, mais il y avait quelque chose d'étrange. Comme s'il ne croyait pas totalement à ce qu'il disait. Tandis que je me faisais cette réflexion intérieurement, Mafalda m'a murmuré à l'oreille:

«Aujourd'hui, à don Andrea, les mots ne viennent pas bien en bouche. Qu'est-ce qu'il a?»

Je n'étais donc pas la seule à avoir eu cette impression.

À la sortie de l'église, nous marchions tous plus lentement. La guerre n'était qu'une calamité de plus qui s'abattait sur nos épaules. Il fallait en supporter le poids et continuer à avancer sans perdre l'équilibre. Sûrement, les hommes se demandaient s'ils seraient appelés, et les femmes se demandaient comment elles feraient sans eux. Quelqu'un pourtant est allé plus loin. Luigi Tonutti, le père de Caterina, s'est approché de papa et lui a dit, à voix assez haute pour se faire entendre de tous :

«Et toi, tu es de quel côté, hein, Meni? Toi qui as une femme autrichienne...

– Ne dis pas d'âneries, Luigi.

– Eh quoi, tu as peur que ça se sache? Que tu as l'ennemi chez toi? Tu as la trouille?»

Maman n'est pas autrichienne. Elle parle l'italien, elle a toujours parlé l'italien. Elle s'appelle Antonia, c'est un prénom italien. Avant de se marier, son nom de famille était Zuliani, et c'est un nom italien. Mais c'est vrai, elle n'est pas née à Martignacco, comme nous tous. Sa famille était de Grado, un village au sud d'Udine, près de la mer. Depuis des années, Grado était sous domination autrichienne, tout comme Cormons, Gorizia et Trieste. C'était pour reprendre ces villes que l'Italie s'était lancée dans la guerre contre l'Autriche.

De toute façon, ça faisait une éternité que maman vivait à Martignacco et n'avait plus de contacts avec Grado ni aucun de ses habitants. Nous n'étions jamais allés à Grado, et maman n'en parlait pas volontiers. Peut-être y avait-elle encore des connaissances. Peut-être ces connaissances étaient maintenant soldats, et combattaient avec les Autrichiens. Quoi qu'il en soit, une chose était certaine : maman n'était pas autrichienne, ni pro-

autrichienne et les paroles de Luigi Tonutti étaient bel et bien une provocation. Il savait qu'il ferait mouche, car Luigi et papa ne se supportaient pas et ne pouvaient se croiser sans se quereller. Papa a repoussé violemment Luigi, Luigi lui a donné un coup de poing, papa est tombé sur un autre homme, qui s'est mis en colère contre Luigi et papa, une bagarre a commencé sur le parvis de l'église et en un clin d'œil tous ceux qui n'avaient rien à y voir s'en sont mêlé.

Peut-être que les coups servaient aux hommes à décharger la tension et la peur de ce qui menaçait d'arriver.

Tandis que nous hurlions, sans oser nous approcher, don Andrea est arrivé en courant, encore revêtu des habits sacerdotaux. Il a tenté d'ouvrir la mêlée de corps enchevêtrés et quand il a fini par y réussir, il a débité sans même respirer un sermon énergique. Il était redevenu le don Andrea de toujours, avec des mots qui étaient les siens et lui allaient bien en bouche.